



La genèse des Labos actuels de Sociologie

I. UN DEMANDE DES IDEOLOGUES

Les labos actuels de sociologie se sont constitués pour la plupart au cours des années 50. En ce temps là, la SOCIOLOGIE commençait seulement à être suffisamment reconnue comme science pour qu'on multiplie à sa dévotion des chaires d'enseignement, et donc pour fournir des auditeurs aux professeurs, avec création de diplômes appropriés. Mais hélas! trois super-mandarins dominaient la recherche, cristallisaient sur leur personne le prestige lié à une SCIENCE ENFIN MAJEURE. Ils pontifiaient dans la tradition de la sociologie européenne, en philosophant magistralement sur la société globale et en prophétisant sur le sens de l'histoire. Pour corser le trio, l'un d'eux y avait complètement substitué le sens des affaires, et avait créé sa société d'exploitation et de promotion de la crédulité publique en matière de sondages d'opinion.

Dans ce contexte s'était formée une génération de (relativement) jeunes loups, bénéficiant de postes au C.N.R.S., à l'Ecole pratique des hautes études, à l'Institut des sciences sociales du travail. Leur carrière se fit sur une glorieuse croisade, lancée vers 1954, victorieuse en 1963-64. 1954: c'est le triomphe idéologique en France de la foi dans le progrès économique capitaliste, la reprise élargie de la concentration monopolistique. Du même coup, c'est le commencement du déclin des intellectuels de gauche sur la scène idéologique nationale, de ceux qui liaient leurs analyses à une crise économique de l'occident.

Alors, le moment est favorable. On demande des idéologues. L'appareil d'Etat est prêt à acheter de nouveaux intellectuels. L'organe le plus avancé et le plus conscient de la classe capitaliste, le commissariat du Plan, de par sa position, a besoin d'un appareil idéologique plus libre à l'égard de la fraction bureaucratique de l'Etat. Il lui faut des idéologues pour légitimer un développement monopolistique accéléré, déjouer les "résistances au changement", fasciner les groupes dirigeants sur les problèmes d'adaptation à la modernité, sur l'américanisation des syndicats

sur les progrès par l'exode rural, sur les blocages de la culture française, sur ses "rigidités bureaucratiques". Il lui faut des idéologues pour dévaloriser les couches moyennes trop bien considérées jusque là par l'appareil bureaucratique d'Etat, encenser les formes "innovatrices" de l'action de l'Etat, les plus conformes au développement de l'exploitation capitaliste du moment.....etc.etc...

2-LE TRAVAIL IDEOLOGIQUE A FACON

Ni la partie ouvertement répressive ni la partie bureaucratifiée de l'appareil d'Etat ne pouvaient jouer ce rôle. Il fallait des idéologues qui occultent leur statut d'appareil d'Etat, qui exercent seulement une violence idéologique, à l'exclusion de la force répressive d'Etat. Une seule exception: les économistes, qui devaient rentrer directement dans l'appareil financier, car là, c'était trop sérieux, on ne pouvait se permettre des décalages par rapport aux changements en cours.

Le fournisseur attitré, pour ce genre de demande idéologique, c'est naturellement l' université. Mais ô rage, ô désespoir, ô tradition ennemie! il y avait les trois grands mandarins. Ce sont des gens qu'on ne déplace pas comme ça. Les jeunes loups, qui prenaient de la bouteille, ne voulaient pas attendre leur tour de bête pour accéder au droit de pontifier en qualité de messieurs les professeurs.

Alors la rencontre créatrice a jailli! La recette est simple. Vous prenez une poignée de technocrates dans le vent. Vous y incorporez une grosse quantité de crédits publics. Vous laissez goûter lentement les crédits sur de jeunes graines universitaires bien perméables et soigneusement sélectionnées (sous cloche américaine de préférence). Pour faire monter, vous plongez celles-ci dans un bain de pédanterie scientifique que vous faites épaissir par de la poudre statistique et un zeste de culture philosophique.

D'autres recettes étaient concevables. Par exemple, pendant un moment, on a pris des appareils d'encadrement des mouvements de jeunesse,

issus de 1936 ou de la Résistance , on leur a injecté des crédits, et ça les a propulsés vers de grands discours sur la civilisation des loisirs, sur les besoins et aspirations sociales, sur la délinquance juvénile, etc.... Dans le reste de l'Europe, en général, ce fut la recette préférée des appareils d'Etat: on repiquait d'anciens appareils idéologiques, des institutions d'assistance sociale (églises, associations culturelles, centres de promotion ouvrière, instituts de santé, d'aide à la soumission féminine, encadrements de jeunesse). Et on leur faisait produire des sciences sociales plus adaptées à la nouvelle phase d'exploitation que leurs anciens discours. Ceci en finançant leur aggiornamento



par le mécénat de nouveaux organes de recherche "scientifique" en leur sein.

Mais en France, l'assistance sociale était davantage intégrée dans une bureaucratie "traditionnelle", sur laquelle les organes les plus technocratiques de l'Etat ne pouvaient poser de nouveaux greffons.

Alors, à partir de 1954, on a trouvé cette formule où on utilisait:

- le C.N.R.S., les Hautes Etudes, l'ISST, pour assurer le train de vie de savants idéologues.
- les contrats de recherche, pour orienter les travaux dans le sens souhaité.

Ainsi furent sélectionnés, soutenus et poussés en avant les pères fondateurs de la majorité des laboratoires actuels de sociologie, les plus "modernistes" et les plus "empiriques". La manière pour le Plan de se doter d'idéologues à façon fit école puisque la D.G.R.S.T. en 1959, et plus tard divers ministères s'en inspirèrent.

La guerre d'Algérie, ce fut pour les pou-
lains des technocrates une époque bien gênante, qui retarda leur entrée sur la scène idéologique nationale. Face à cet accident de parcours du progrès, la rénovation de la sociologie, qui avait d'autres chats à fouetter, s'en trouvait retardée. Et puis, quelle humiliation! Les philosophes et intellectuels d'après-guerre reprenaient du prestige idéologique en polarisant les feux de l'actualité à l'occasion de leur appui aux mouvements contre la guerre. Leur propre génie s'en trouvait brimé.

Enfin la paix arriva, et avec elle le temps du triomphe. L'idéologie dominante, libérée de la crise coloniale, pouvait désormais sortir de l'ombre ses dévôts coterplatifs de la modernité.

LE CRETINISME SCIENTISTE

CHEZ LES SOCIOLOGUES

Ainsi s'est trouvée formée une scène idéologique avec sa troupe respectable de savants sociologues. Elle a ses règles de représentation, son public sélectionné. De même qu'avec le parlementarisme fut institué un cirque où s'est épanoui le crétinisme parlementaire, de même fonctionne un cirque de la science sociologique avec son crétinisme scientifique.

Sa règle d'or, c'est de faire jouer les m'as-tu-vu à une clique de pontifes et d'aspirants pontifes, devant un public bourgeois et petit-bourgeois en mal d'idéologie cohérente sur sa situation sociale actuelle, le tout sous le patronage d'un jury de financeurs de l'administration et de grosses sociétés privées.

C'est là le cadre particulier où peuvent se déchaîner les règles du faïotage, de concurrence et de carriérisme de la faune des patrons et de leurs bandes armées de pédanterie.

Pour faire un bon sociologue, il faut avoir un talent de comédien et savoir jouer les madame Soleil face au "grand public", aux fonctionnaires et aux PDG. Il faut savoir provoquer la crédulité et le saisissement sacrés envers sa majesté la science et son représentant sur terre, le CNRS, l'université et Cie; concessionnaires distributeurs en exclusivité.

Pour faire un bon sociologue, il faut être un bon pratiquant des lieux du culte de la sociologie. Aller à la Société française de sociologie; vous y trouverez une poignée de cabotins, des enculeurs de mouches qui viennent s'adonner en public à leurs exercices favoris. Un lieu où même d'aussi éminents spécialistes que les journalistes du Monde s'ennuient à mourir. Les pèlerinages aux congrès internationaux de sociologie et les ex-voto dans les revues académiques sont également du meilleur effet.

Pour faire un bon sociologue, il faut se placer dans l'allégeance d'un labo. Là, si on est bien sage, on y bénéficie d'une conjuration carriériste et

d'une coopérative d'admiration mutuelle (dans le respect de la hiérarchie naturellement). Quand on est un authentique masochiste, on se lance alors à corps perdu dans la recherche sur contrat, et au bout de 5 ou 10 ans, on touche une pension bien méritée d'ancien combattant de la recherche grâce à une titularisation au CNRS.

Le crétinisme scientifique suppose un public consentant. Pour aller se faire voir, les sociologues ont trouvé trois variantes de mystification, et chaque style connaît un développement inégal, reflet de la force sociale inégale des publics correspondants.

I- Les prêcheurs pour assistantes sociales

C'est le secteur des parents pauvres, en France, on l'a dit plus haut. Certains ont connu de belles heures sous Vichy, d'autres dans les quinze années qui ont suivi la libération. Le système consiste à légitimer, exorciser et occulter le rôle culturel répressif que jouent les assistantes sociales, les directeurs

du personnel d'entreprises, les encadrements de jeunesse, les politiques de loisir, les politiques urbaines. Les sociologues et psycho-sociologues, au nom de la science, donnent un sens cohérent et rassurant au rôle de ces appareils. Au besoin, ils se font apparemment complices des "travailleurs sociaux" contre les méchants technocrates qui "écrasent l'homme": Ah! si les technocrates savaient ce que nous savons! S'ils savaient être à l'écoute des besoins et aspirations de l'homme et recourir à nos services, nous autres qui les connaissons bien. Ce serait enfin la paix sociale! On peindrait les maisons en rose, on offrirait des layettes pour la mère au foyer, et sur les trajets de métro enfin rallongés, le travailleur aurait cent fois le temps de souffler "merci monsieur Pompidou". Et si les patrons faisaient davantage appel aux psycho-sociologues dans leurs entreprises, les ouvriers, au lieu de dire merde à leurs contremaîtres, leur diraient merci! Ils développeraient leur sens des relations interpersonnelles, ils apprendraient la politesse grâce à toutes les techniques modernes de formation et de dynamique

de groupe...une véritable école de bonnes manières... mieux que ne saurait le faire une dame patronesse. Et si les magistrats, et les gardiens de prison, et les militaires connaissaient mieux les criminologues, les sociologues, les psychologues.....

Mais hélas, l'Etat et les patrons d'entreprises n'ont même plus besoin de déguiser leurs fonctions en charité sociale. Au contraire, les administrations peuvent s'offrir le luxe d'appointer des maquignons sociologues bien plus modernes, capables de flatter leurs actions en pointe, sans la moindre pudeur.

II- Les mages de la modernité.

A l'heure actuelle, c'est la scène qui prospère le plus. Elle est commanditée par les agents du capitalisme le plus avancé, par les grandes administrations économiques, par les mécènes les mieux dotés et les plus représentatifs de la conjoncture d'exploitation actuelle. C'est là que les poulains des technocrates ont le mieux réussi, et ont eux-même fondé des labos prospères.

Ici, l'art de la mise en scène tient de la divination. Ce qu'en attend le technocrate, c'est de participer au monde auréolé et enchanté du progrès, se sentir sujet historique, se laisser hypnotiser par des magiciens qui occultent son rôle de domestique de classe dominante, qui transposent et maquillent complètement ses problèmes dans un

univers mythique où tout se mesure à la contribution au "PROGRES HISTORIQUE". Alors on lui dit : la société, elle est bloquée, et les classes dirigeantes sont là pour y débloquent. Les luttes de la classe ouvrière, elles sont du 19ème siècle, et la société post-industrielle doit régler ses problèmes entre technocrates et professionnels. Les paysans, ils y mettent le temps à disparaître, mais il faut les y aider, c'est leur intérêt bien compris. L'exploitation sociale, ce n'est plus qu'un problème secondaire, depuis la révolution urbaine, ce qui compte c'est de se demander si on saura bien consommer un jour.

La rencontre de la prétention des technocrates et du crétinisme scientifique produit des chefs-d'oeuvre . D'abord, il y a transmutation des attitudes : pour écouter

les oracles sociologues, les technocrates se font crétins, s'émerveillent devant les banalités les plus plates, ou même se contentent d'afficher les oeuvres qu'ils ont commanditées dans leur mobilier, sans en prendre connaissance (qu'importe le nectar, pourvu qu'on ait l'ivresse...) Par contre le sociologue, abruti pendant sa recherche, se fait superbe quand il officie au nom du SAVOIR . Son art est en tous points semblable à celui d'un astrologue ou d'un tireur de cartes (perforées ou pas).

La comédie la plus courante consiste à laisser exposer au consultant ses problèmes. Alors il vous suffit de les lui reformuler pédamment, de le rassurer puisque ses problèmes sont inscrits dans le ciel de vos chiffres. De plus, s'il est un puissant de ce monde, un corps de technocrates à la mode, un introducteur d'ordinateur dans une

entreprise ou une grande boîte monopoliste, dites lui que d'après votre analyse empirique de la causalité, il a un bon thème astral, il en crèvera d'aise et fera semblant de croire au père Noël.

Un autre procédé très juteux pour le standing de la profession est appliqué aux groupes les plus divers. Vous obligez les individus de vos ensembles à répondre à des questionnaires, à débiter l'image de leur rôle en réponses aussi isolées, aussi insignifiantes que possible grâce à leur fractionnement. Vous additionnez, vous triturez le tout, sur ordinateur naturellement; et vous resservez vous-même en combinant les réponses dans des tableaux. Vous pouvez alors construire souverainement sur des centaines de pages des commentaires de tableaux pour rétablir la cohérence entre les réponses, après avoir interdit

de le faire à vos patients. En distillant ainsi l'idéologie de vos interlocuteurs, au terme d'un déploiement d'alchimie, l'effet de mystification est garanti. (I)

Autre variante plus simple: vous explorez pifométriquement l'allure d'une région, d'une institution, d'une organisation ou d'une profession moderne. Ça s'appelle une monographie. Vous écrivez vos impressions en obscurcissant votre discours au maximum, grâce à toutes les ficelles du métier. Vous obtenez ainsi une espèce de marc de café monographique. Il ne vous reste plus, devant votre financeur admiratif, qu'à interpréter votre cuisine et à dire la bonne aventure de la rationalité moderne.

(i) On ne parlera pas ici des sondages d'opinion. C'est un procédé de charlatanisme des plus grossiers, qui a eu et continuera

III - Les restaurateurs de l'académisme

=====

Le succès des protégés de la technocratie, à partir de 1962, a troublé la sérénité des pontifes sociologiques de la Sorbonne, et quelque peu terni leur prestige. La scolastique de l'un ne débordait pas le cercle de ses étudiants, tandis que chez l'autre, le masque académique d'un combat réactionnaire ne pouvait faire illusion en dehors des lecteurs du Figaro, des cercles mondains et des élèves de Sciences Po. Pendant quelques années, le magistère scolastique connut son éclipse, et ses anciens suppôts ne purent se relever complètement après la secousse de Mai 1968.

(i) suite...d'avoir droit à des dénonciations particulières.

Cette décadence laissait des places vides. On aurait même pu croire que la superstition envers les chaires professorales et le baratin académique traditionnel se mourrait. Mais il fallut déchanter. On croyait l'académisme en voie d'écroulement. Et on a eu droit à un ravalement.

La relève fut assurée par de jeunes normaliens, par de vraies caricatures de leurs maîtres. Alors qu'Aron dosait savamment sa pédanterie pour être lu dans les salons, ses héritiers se sont lancés dans une débauche de cuistrerie. Ils ont cumulé le crétinisme positiviste français et américain avec la rhétorique philosophique des normaliens. Ils ont imposé un élitisme forcené parmi leurs étudiants à l'Ecole des Hautes Etudes. Leur truc ce fut d'exiger les programmes pantagruelsques. Il fallait

être capable de dissenter à la fois sur les auteurs du 19ème, et connaître les oeuvres des sociologues américains parvenus, c'est-à-dire toute une littérature emmerdante, insignifiante, peuplée des procédés scientifiques les plus tordus pour faire avaler les idéologies réactionnaires. Et les petits maîtres ont imposé ainsi une hiérarchie de l'insignifiance: plus on se rétrécissait l'esprit, plus on s'absorbait dans des prouesses d'encyclopédisme gratuit, plus on enserrait ses discours dans l'étau ésotérique du maître, et plus on pouvait se hisser près du piédestal mandarinal.

Dans ce cirque, la prostitution idéologique est beaucoup plus subtile que dans les deux autres. Car dans les deux premiers, les patrons de labo sont très "ouverts" sur le monde: ils encouragent tous leurs chercheurs, y compris les plus jeunes, à aller séduire sur place les mécènes financiers comme ils l'entendent, et encouragent leur capacité d'invention dans l'art d'exhiber les charmes de leur science.

Au contraire la scène académique donnerait plutôt dans le genre maison close. Les labos qui y travaillent enferment leurs nègres dans un carcan très strict, et les obligent à s'effacer au service de quelques vedettes étoiles.

Si ce genre d'institution retrouve actuellement du prestige auprès des réactionnaires et des mécènes technocratiques, c'est donc pour des raisons un peu différentes: c'est que ces labos contribuent à canaliser les énergies des chercheurs dans un purisme scolastique parfaitement incolore, inodore et sans saveur, parfaitement inoffensif. Tout un petit monde de chercheurs s'auto-négrifie, s'emmure dans son ghetto comme au bon vieux temps paisible du règne magistral. Au train où c'est parti, leur sociologie prendrait bientôt la place de la grammaire grecque. Et seule l'aristocratie académique de tels labos, exploitant le travail parcellisé de sa domesticité, a le droit d'aller pontifier devant un public distingué, avec pour carte de visite une série de

bouquins parfaitement illisibles.

On a un exemple à peine croyable avec les dernières productions d'une écurie de ce style sur le système d'enseignement français. Voilà une série de bouquins d'orientation apparemment progressiste, marxiste, qui contiennent des vérités très simples, pas mauvaises à dire, qu'on pourrait formuler de manière enfantine. On y apprend que l'enseignement sert à sélectionner selon des critères de classe. Mais que dans notre société, il ne faut pas ^{le} dire, ça ne marcherait plus. Alors les maîtres, ils camouflent à eux-mêmes et aux autres leur rôle. Comme ça, ils servent quand même les classes dominantes. Et quand ils font comme ça, on leur fiche la paix, et on leur fait même des salamaleks, et ils ont l'air libres, et ils ont l'air d'être des chefs. Et en fait ils donnent de bonnes habitudes à leurs élèves pour que le système de domination de classe continue.

Eh bien, ce genre de propos, quelques éminents sociologues ont réussi la prouesse de les écrire de façon parfaitement illisible et d'en réserver la teneur à un tout petit nombre d'initiés. Ils se sont livrés à un véritable festival de cuistrerie sociologique. Dans chaque page, ils ont condensé des dizaines d'allusions aux oeuvres de leurs chers confrères d'hier et d'aujourd'hui. Inutile de dire que les premiers intéressés, les enseignants, se voient totalement interdire d'y comprendre quelque chose.

Mais il faut être bien béotien pour émettre de telles remarques. Car pourquoi aller s'imaginer que nos brillants normaliens écrivent pour être compris? L'explication la plus vraisemblable, c'est que ces petits farceurs, en écrivant "la reproduction", ont montré un canular digne de leur école. A moins que les auteurs n'aient déjà sombré dans un délire de



source :

Labo-contestation

n°6, 1972